

*Sciences et parasciences II*  
[Conférence à l'EPF de Lausanne]

Je ne cache pas qu'à mes yeux la réflexion sur les parasciences, à l'EPFL, ce « temple » des sciences (ou plutôt ce lieu qui par définition n'est pas et ne doit pas être un temple), a quelque chose d'ambigu. Une telle entreprise, en effet, tend à donner à l'astrologie, à la géobiologie, à la radiesthésie, à la numérologie un peu de cette respectabilité qu'elles revendiquent, et que précisément elles ne méritent pas. Je tenterai de suggérer, au cours de cet exposé, que le problème des parasciences, à mes yeux, n'est absolument pas un problème qui se pose aux sciences, sinon à la faveur ou à la défaveur d'un malentendu, voire d'un simple jeu de mots ; mais qu'il s'agit exclusivement d'un problème social, un problème de croyance, et de croyance dévoyée par la confusion plus ou moins volontaire entre savoir et croire ; que les prétendues parasciences sont très exactement de nouvelles moutures de la magie, c'est-à-dire d'une spiritualité engluée dans la matérialité. Bref, qu'elles manifestent une tentation constante chez l'homme : celle de l'aliénation et de la servitude volontaire.

Mais il va de soi que je ne peux pas me contenter de poser ces affirmations sans preuve. Et même si j'en arrive à dire, pour finir, que la science n'a pas à dialoguer avec les parasciences, je ne puis parvenir à cette conclusion sans avoir auparavant tenté

ce dialogue-là. En outre, les tenants des parasciences, ces « disciplines » si peu dignes d'un tel nom, jouent aisément les martyrs, et voient dans le silence des scientifiques sur leur compte le signe d'un odieux ostracisme ou d'une gêne révélatrice. Elles nous placent donc dans un tourniquet : si nous ne leur donnons pas de l'importance en leur prêtant l'oreille, nous leur en donnons en faisant la sourde oreille. Dans ces conditions, autant les écouter, puis tenter de dire pourquoi, en dépit de leurs revendications, les parasciences n'ont strictement rien de commun, et n'auront jamais rien de commun, avec cette recherche de la vérité qui s'appelle la science.

\*

Je le sais comme vous, l'EPFL n'a pas attendu cette série de séminaires pour tenter le dialogue avec les parasciences. On m'a raconté que voilà déjà plusieurs années, un groupe de scientifiques, en présence de M. Vittoz, alors directeur de cette École, avait proposé au fameux Uri Geller, le magnétiseur tordeur de cuillères, de procéder à ses manipulations dans des conditions d'observation convenables, d'où la tricherie serait exclue. Uri Geller accepta, mais au moment crucial, entra en dispute avec telle ou telle des personnes présentes, assurant qu'on l'empêchait de se concentrer comme il faut. Puis il quitta les lieux pour ne plus revenir. Pour être exact, il faut se rappeler que le même Uri Geller, à l'Université de Stanford, dans des conditions d'observation scientifique irréprochable, semble avoir réussi l'un ou l'autre de ses exercices. Le malheur veut qu'un fameux magicien américain parvienne ensuite à réaliser la même chose, mais sans invoquer ni la psychokinèse ni le moindre phénomène paranormal. Cependant ce démenti ne suffira pas à détourner de leur foi les croyants en la parapsychologie. Ils diront que les illusionnistes se contentent

de singer ou d'imiter des phénomènes qui n'en sont pas moins réels.

Dans les deux cas (si les expériences parapsychiques échouent manifestement ou si, lorsqu'elles réussissent, des illusionnistes peuvent les réitérer), les convaincus vont s'en prendre au mauvais esprit de ceux qu'ils qualifient de sceptiques : la télépathie, le magnétisme ou la lévitation, quand on veut les examiner de près, échouent toujours à cause des gêneurs, des perturbateurs ou des esprits forts.

Mais le débat sur les parasciences ne se limite évidemment pas aux expériences douteuses des parapsychologues imposteurs. Si j'en parle ici, c'est parce que de façon beaucoup plus générale, les parascientifiques accusent les scientifiques de repousser leurs théories au nom d'un scepticisme figé, additionné d'un dogmatisme désuet. Or, leur disent-ils non sans habileté, vous êtes infidèles à l'esprit même de la science la plus authentique, qui est faite d'accueil à la nouveauté, et d'absence de préjugés. Si des savants n'étaient venus, qui ont su mettre en question les certitudes acquises, la science n'aurait jamais progressé. Mieux, comme nous l'ont appris les historiens, le développement des sciences n'a pas obéi seulement à des facteurs objectifs et rationnels. Les théories nouvelles furent toujours liées à des visions nouvelles du monde, et pour reprendre un terme fameux, un « paradigme » a succédé à un autre, en le contredisant souvent. Or, ajoutent ces bons apôtres, pourquoi le phénomène ne pourrait-il pas se reproduire encore, et pourquoi, dans quelques années ou quelques siècles, ne constaterons-nous pas « scientifiquement », la réalité des forces occultes ? Pourquoi ne pas admettre que des énergies encore inconnues, des rayons encore insaisissables, des correspondances encore mystérieuses, à laquelle notre « paradigme » contemporain se montre rebelle, ordonnent bel

et bien la réalité ? Pourquoi s'enfermer dans une vision du monde que nous savons pourtant provisoire ?

Telle est la mise en demeure que les parasciences adressent aux sciences. Je tiens cette interpellation pour une diversion, dans la mesure où la « nouveauté » proposée par les parasciences n'a rien à voir avec la nouveauté à laquelle la science authentique doit effectivement rester ouverte. Les prétendues para-sciences ne sont pas posées à côté des sciences, mais se posent contre l'esprit même de la science. Leur captatio, qui semble bienvenue, puisqu'elle invite les sciences à se montrer plus scientifiques, repose donc au mieux sur un malentendu, au pire sur une hypocrisie. Mas il faut tenter de montrer pourquoi.

\*

Assurément, on a raison de rappeler les scientifiques à leur devoir d'ouverture, et de souligner la part d'irrationnel qui accompagne la constitution des théories scientifiques les plus objectives. Les historiens et les sociologues des sciences, comme les désormais fameux Alexandre Koyré ou Thomas Kuhn, ont effectivement établi que les découvertes scientifiques furent favorisées sinon provoquées par des facteurs psychologiques ou sociologiques souvent étrangers à la pure objectivité scientifique. Et que d'autre part la science a pu passer d'un « paradigme » à l'autre pour des raisons qui relèvent de la sociologie ou de la métaphysique, et pas seulement de la découverte « objective ». L'exemple le plus fameux à cet égard (avec le passage du système ptoléméen au système copernicien), c'est le passage du paradigme de la mécanique classique à celui de la mécanique quantique. Pourquoi donc, s'écrient alors les parascientifiques, un nouveau paradigme ne mettra-t-il pas au

rancart celui qui prévaut aujourd'hui, et ne permettra-t-il pas de rendre compte « scientifiquement » des phénomènes paranormaux ?

Il me semble que cette question procède d'une incompréhension fondamentale, volontaire ou non, de ce qu'est la démarche scientifique. Elle suppose une erreur de fait, qui est elle-même la conséquence d'une erreur de perspective. Quant aux faits, on sait qu'il est faux de prétendre que la mécanique quantique ait démenti la mécanique classique. Elle l'a seulement affinée. Elle n'a absolument pas rendu caduc tout ce que la science avait établi jusque-là. De même pour la relativité, autre tarte à la crème dans ce genre de débat. Pour décrire la marche des astres, les lois de Kepler restent globalement valables, et celles de Newton également. Il n'est pas vrai que la science ait jamais renié ses propres fondements. Elle a élevé toujours plus haut sa construction, ce qui est très différent.

S'il est quasi certain que des paradigmes encore inconnus succéderont à ceux qui ordonnent aujourd'hui notre vision du monde, ces paradigmes ne seront pas la négation de la science d'aujourd'hui, mais seulement sa correction, son amélioration. Nos modèles peuvent et doivent être constamment remis en question, comme la mécanique classique le fut par la mécanique quantique. Mais cette mise en question se fait et se fera au nom d'une exigence plus grande de rationalité et d'universalité ; au nom d'une science plus rigoureuse ; pas au nom de l'antiscience.

Et c'est ici que l'erreur de fait s'explique, chez les tenants des parasciences, par une erreur fondamentale de perspective. S'il est absolument indéniable que l'histoire des sciences est tissée d'éléments et d'événements irrationnels, il n'en est pas moins vrai que cette histoire est tout entière faite de la volonté d'échapper à cet irrationnel, et non de s'y complaire. On ne peut pas exciper d'un défaut de la science pour prétendre en faire sa

plus excitante qualité. La science a existé, elle continue de se développer par la conscience même qu'elle prend des facteurs irrationnels qui ont pu la conditionner ou l'infléchir — et jamais, au grand jamais, parce qu'elle aurait accueilli en son sein l'irrationnel comme tel. Mais c'est parce que les parasciences espèrent faire accueillir l'irrationnel comme tel qu'elles se précipitent dans l'idée erronée que la science a pu, au cours de son évolution, se démentir elle-même allégrement. Or si la science a pu démentir des théories, elle n'a pas renié ses fondements, ni jamais abdiqué la recherche, dans la continuité, de théories universellement valables.

Or à cet égard les prétentions des parasciences, lorsqu'elles se mêlent d'expliquer la réalité, vont justement à l'encontre de cette idée de continuité essentielle, fondée sur un projet global d'intelligibilité du monde. Ce fait n'a pas été assez souligné à mon goût : les prétentions de la géobiologie ou de la psychokinèse, ou encore de la numérologie, si elles se révélaient fondées, loin d'ajouter une pierre nouvelle à l'édifice de la science, en détruiraient des lois fondamentales, ou, plus encore, la loi de toutes ses lois : j'entends la visée universelle qui les caractérise. Si les « réseaux de Hartmann », chers aux géobiologistes, correspondaient à la réalité, s'il se révélait soudain que M. Uri Geller n'était pas un imposteur, il ne faudrait pas seulement réviser nos manuels de physique élémentaire. Il faudrait avouer que les lois physiques, dont on a cru qu'elles tissaient la trame matérielle du monde, s'ouvrent béantes, çà et là, sur l'arbitraire. Aucune psychokinèse ne peut s'expliquer par une « exception », si extraordinaire soit-elle, aux lois de la physique classique ni quantique. Ou alors l'exception sera telle que l'universalité même de la loi n'a plus cours.

Et du coup, ce n'est pas tel acquis de la science qui serait démenti, mais bien la base même de l'entreprise scientifique, à

savoir justement la recherche de lois universelles. Si la science rejette la géobiologie ou la psychokinèse, ce n'est donc pas à cause de je ne sais quel dogmatisme incapable de pressentir les paradigmes à venir (ceux, sans doute, que nous promet l'ère du Verseau). C'est tout simplement parce que l'idée même que ces prétendues sciences se font des lois scientifiques, avec leur volonté contradictoire de légiférer sur le miracle prétendu et sur l'exception potentielle, est ennemie de la visée universelle qui fait le fondement de toute science. L'idée que les parasciences se font des lois scientifiques correspond assez exactement à leur fantasme des extraterrestres. Les lois sont des êtres aux formes étranges, venus d'ailleurs, qui se posent dans le champ bien labouré de nos connaissances, et dont nous ne savons que faire, sinon nous extasier sur le mystère muet qu'ils véhiculent.

Plus sérieusement : il n'est pas de science du particulier. Et c'est ce qu'oublie, volontairement ou non, tous les adeptes des parasciences, qui sont toujours fascinés par le particulier comme tel. L'exemple de la numérologie est à cet égard éloquent. Comme l'a noté un savant spécialiste des nombres, « de même que l'intérêt concret qui s'est attaché aux étoiles particulières a entravé la naissance de l'astronomie, la fascination spéciale que les nombres pris individuellement ont exercée sur l'esprit humain depuis un temps immémorial, a été l'obstacle principal à l'édification d'une théorie collective des nombres, autrement dit de l'arithmétique » . Le numérologue, en donnant une valeur singulière à tel ou tel chiffre, en le valorisant pour autre chose que pour sa qualité générale de chiffre, perd de vue la réalité des chiffres, qui est leur puissance d'universalité. Ôter aux chiffres leur valeur universelle, c'est ôter à la science les moyens d'accomplir son projet de généralité et d'universalité.

\*

J'y insiste, c'est ce projet-là qui définit la science. La science, c'est d'abord la recherche d'une vérité qui soit universellement, humainement partageable ; qui soit précisément apte, de par son universalité même, jamais prise en défaut, à convaincre les sceptiques les plus endurcis, parce qu'il ne s'agit précisément plus d'une vérité subjective, d'une vérité de foi, mais bien d'une vérité que toute intelligence peut reconnaître, sur toute la face de la terre. Une vérité qui ne s'établit pas malgré l'intelligence, mais avec elle. Le plus bel exemple du processus étant sans doute l'histoire de l'esclave du Ménon de Platon, qui parvient à réaliser la duplication du carré avec l'aide d'un Socrate qui se contente de le questionner, sans jamais lui souffler la méthode. Jamais esclave n'a été plus libre que dans ce moment-là, dans la découverte progressive de cette douce nécessité qu'est la géométrie.

La science, donc, idéalement bien sûr, est la recherche d'une interprétation du monde matériel, qui soit universellement valable, et dont on puisse honnêtement rendre raison ; d'une interprétation qui, soumise à autrui, à n'importe quel autrui, puisse être établie après avoir été discutée ou controversée ; une interprétation toujours provisoire, sans nul doute, mais sur laquelle on puisse s'entendre sans contrainte ni mensonge, en la démêlant progressivement de nos désirs, de nos peurs, de nos fantasmes ou de nos préjugés. Bref, la recherche d'un modèle d'intelligibilité du monde, qui puisse faire l'objet d'un accord universel et libre, de la part de tout être pensant, et qui présuppose l'égalité des hommes devant l'intelligence.

Je reviens à mes propos initiaux, sur le tourniquet dans lequel cherchent à nous coincer les parasciences, lorsqu'elles insinuent que leurs échecs sont la conséquence du mauvais



esprit des sceptiques. On voit là, dans la lumière la plus aveuglante, à quel point les parascientifiques confondent subjectivité et objectivité, et surtout méconnaissent que dans le monde de la science, les sceptiques n'existent pas, parce que tout le monde est sceptique, au sens premier du terme : Tout le monde, toujours, examine la réalité. Et ne sera donné pour convaincant et pour acquis qu'un fait qui précisément résiste à tous les examens, résiste à l'épreuve du réel, ainsi qu'aux objections de tous les mauvais esprits du monde. Vous êtes sceptique devant la loi de la gravitation ? À la bonne heure : testez-la tant que vous voudrez, votre scepticisme n'empêchera pas cette loi d'être vérifiée par vous, à tout coup et dans toutes les situations, comme elle le sera par le newtonien le plus fervent. Et si jamais elle ne l'est pas, si le périhélie de Mercure dévie par rapport aux prévisions, peut-être faudra-t-il, à l'aide d'une théorie nouvelle, affiner la première. Mais en la complétant, en la corrigeant, et non pas en la rejetant comme une croyance erronée. Pour tout dire en un mot, il ne s'agit jamais de croire en la gravitation, ni en quelque loi scientifique que ce soit, il s'agit toujours de les savoir, donc de les vérifier. La science n'est justement pas la croyance, quand bien même des croyances et des facteurs subjectifs de toute sorte, on l'a dit et on le répète, on pu jouer leur rôle dans l'approche et l'acquisition des vérités scientifiques.

\*

Mais c'est ici que nous touchons le point fondamental à mes yeux. On a vu que les parasciences ne cessent de réclamer une légitimité scientifique. Parallèlement à leur mépris pour ce qu'elles appellent la « science officielle », elles élèvent constamment cette revendication de scientificité. Et aujourd'hui, d'une manière plus intense et plus décidée que

jamais. Pourquoi cela ? Pourquoi ne se contentent-elles pas de dire simplement : voilà ce que je crois, vous pouvez croire le contraire, cela m'est bien égal, mon univers n'est pas le vôtre, et je me moque de votre science ? Pourquoi ? Parce la vision du monde dont procèdent les parasciences les contraint à chercher des preuves matérielles de leur vérité, en dépit du fait que cette vérité est d'un ordre résolument étranger à la science. Ce faisant, elles se trompent elles-mêmes avant de tromper les autres.

En effet, et j'y viens enfin, les parasciences ne sont pas des sciences douteuses, des sciences mensongères ou des sciences « non officielles ». Ce sont d'abord et toujours des croyances. Et si ces croyances en viennent si complaisamment, avec tant d'obstination, à parler le langage de la science, c'est parce qu'elles entretiennent un rapport singulier, à mes yeux perversi, avec le monde de la matière, celui-là même dont la science cherche à rendre compte. En bref, ce qu'on qualifie de parasciences, ce sont toujours ce que j'appellerai des spiritualités matérialistes.

Ce sont des spiritualités, au sens où elles ont affaire à un univers de questions dont la science ne saurait trancher : l'au-delà, le monde après la mort, les origines de l'univers, l'existence de Dieu ou des dieux, etc ; autant de questions métaphysiques, relevant de la foi ou de la croyance, et dont la science, sauf aux époques heureusement anciennes du positivisme pur et dur, ne prétend pas se mêler.

Mais d'autre part, ce sont des spiritualités matérialistes, au sens où elles prétendent toujours déceler et dénicher dans le monde matériel (celui-là même dont la science peut et doit rendre compte) les traces, les signes et les marques du spirituel. De la radiesthésie à la géobiologie, de la télépathie à la

psychokinèse, il s'agit toujours de quêter, dans la matérialité même du monde, des indices du sacré ; il s'agit toujours de mettre le doigt sur des interactions entre l'esprit et la matière, ou plutôt de trouver dans la matière des preuves de l'esprit et des esprits. Ces derniers ne se contentent pas d'une existence éthérée ; non, ils se matérialisent pour faire tourner les tables ou pour frapper aux parois. La psychokinèse, par définition, prétend mettre en évidence une influence de l'esprit sur la matière. Quant aux forces spirituelles de la géobiologie, qui vont être favorables ou défavorables à notre âme, selon l'orientation de notre lit, ce sont en même temps des forces matérielles, qualifiées de magnétiques, et qu'on prétendra mesurer à l'aide d'appareils idoines. Bref, dans tous les cas, le spirituel est conçu sous des espèces matérielles, et réciproquement, dans une glorieuse fusion et une parfaite confusion.

En cette affaire, ce qui donc pousse les parasciences à parler le langage des sciences, et à se chercher une respectabilité scientifique, c'est le caractère profondément matérialiste de leur spiritualité. C'est leur conception, à mes yeux infantile et naïve, d'un monde spirituel qui, à l'instar des magies les plus anciennes et les plus primitives, ne s'est pas dégagé de sa gangue matérielle, et se cherche des preuves dans la matière. Oui, les parasciences sont des croyances qui se cherchent des preuves, et c'est pourquoi elles touchent à la fois à l'univers religieux et à l'univers scientifique, mais en les pervertissant l'un et l'autre. Elles pervertissent la religion, car dans l'univers religieux, la croyance est évidemment et heureusement soustraite à la preuve. Elles pervertissent la science, car l'univers scientifique, lui, n'a de sens que s'il se soustrait de toutes ses forces et de toute son obstination à toute forme de croyance : répétons que le magnétisme ou les lois de Kepler ne sont pas affaire de foi, mais de démonstration et de certitude. Si nous pouvons croire ou ne pas croire en les lois de Kepler, c'en

serait fait de leur universalité.

L'universalité de la foi, qui n'est pas de l'ordre de la preuve, exige qu'on ne puisse y mêler le savoir ; l'universalité du savoir, qui est de l'ordre de la preuve, exige qu'on ne puisse y mêler la foi.

Les parasciences, donc, loin d'être des sciences non encore recon nues, sont, quant à elles, des croyances sectorielles et des connaissances embryonnaires. Des phénomènes d'avant la distinction entre savoir et croire, entre monde matériel et monde spirituel. Leur tentative constante et obstinée de trouver une légitimité scientifique ne prouve en rien leur désir de prendre place dans la communauté du savoir partagé, mais traduit leur espérance puérile de prouver l'existence de leurs dieux. De dieux qui, pour les besoins de la cause, sont devenus forces magnétiques aux manifestations erratiques, et qu'on arraisonne au moyen de pratiques plus ou moins magiques.

\*

Permettez-moi maintenant de vous lire, pour illustrer et préciser mon propos, une nouvelle de l'ATS, parue dans le Journal de Genève et Gazette de Lausanne, en date du 16 au 17 décembre 1995 :

\*

Ce bref article mériterait certes de très longs commentaires. Il faudrait d'abord commenter son existence même, sous la forme d'une très sérieuse dépêche d'agence, et dans un journal également réputé sérieux. Nous parlions en commençant de la légitimité donnée aux parasciences dans notre société contemporaine. En voici un exemple éloquent. Mais passons, et réfléchissons seulement sur le contenu des propos prêtés à Mme

Ella Maillart.

L'admirable, dans ce texte, est le mélange des genres et des catégories, la fusion et la confusion du spirituel et du matériel, que je dénonçais tout à l'heure, portée à un degré vraiment stupéfiant. D'un côté il n'est question que de sacré et de « désacralisation ». On nous parle d'un « calvaire » (donc un lieu éminent de la spiritualité chrétienne). On évoque la cathédrale de Chartres, et, accessoirement, l'inspiration des artistes. Mme Maillart s'élève donc contre un multiple sacrilège. Tout cela est hautement spirituel.

Mais voilà qu'avec ce témoignage de haute spiritualité, on nous assure, et dans le même souffle, qu'« un expert en géobiologie a examiné le site et conclu que les vibrations y étaient aussi élevées qu'à la cathédrale de Chartres ». Un expert ! Nous sommes cette fois dans le registre le plus savant, et, comme dirait Gombrowicz, le plus scientifique ment scientifique. Retenons bien cela : les lieux de la plus haute spiritualité, c'est donc un expert qui peut les déterminer à coup sûr. Eh oui, car cette spiritualité se manifeste dans des « vibrations », phénomène éminemment matériel — donc, on doit l'admettre, mesurable. Notons aussi l'admirable procédé qui consiste à donner pour une vérité d'évidence une énormité parfaite, ou du moins une assertion purement fantaisiste : « Les vibrations y étaient aussi élevées qu'à la cathédrale de Chartres ». Sous-entendu : comme chacun sait, la cathédrale de Chartres est un haut lieu de « vibrations » matériello-spirituelles, et le lecteur de la Gazette, ébahi, s'aperçoit qu'il avait l'audace ou l'inculture d'ignorer cette évidence.

Ces « vibrations », apprend-on quelques lignes plus bas, sont « positives ». C'est ici que se noue la relation, implicite et confuse, mais fort réelle, entre matière et esprit. Oyez, nous dit-on, il s'agit de « vibrations », donc d'un phénomène matériel,

mesurable et scientifique. Mais voilà : ces vibrations peuvent être « positives » ou « négatives », c'est-à-dire influencer sur notre esprit ou notre âme de diverses manières : nous voilà donc derechef dans le domaine du spirituel. La magie ne procédait pas autrement, en ces âges de fer où l'humanité n'avait pas encore fait la différence entre savoir et croire, et n'avait pas encore pris conscience que prétendre croire sur le mode de la connaissance, et prétendre connaître sur le mode de la croyance, jetait le discrédit à la fois sur le savoir et sur le croire.

Mais revenons à notre dépêche de presse. Après nous avoir certifié, avec l'aide d'un expert, la valeur hautement spirituelle du lieu où la commune de Chandolin souhaite construire son malheureux édicule, on nous confie que « la présence de béton risque de provoquer des dégâts irréparables aux vibrations positives qui font du calvaire un lieu où diverses personnalités artistiques ont puisé leur inspiration ». Voilà qui nous apprend deux choses. D'abord, l'ampleur généreuse du syncrétisme qu'on nous propose : toute spiritualité, de l'inspiration des artistes à la religion chrétienne, n'est en dernière analyse qu'un effet des fameuses « vibrations positives ». Toutes les religions et les inspirations confondues, en somme, ne sont que la manifestation inconsciente et transitoire, le sous-produit historique, dans les cervelles humaines, de ces « vibrations » qui sont la vérité première et dernière du monde. Mais voilà qu'à nouveau nous allons basculer de l'extrême spiritualisme dans l'extrême matérialisme. Dans la phrase même qui nous donne les « vibrations positives » pour le moteur de toute spiritualité passée, présente et à venir, on nous avertit que la présence de béton risque de perturber irrémédiablement le déploiement de leur auguste puissance.

Eh quoi ! Cette force qui régit toute spiritualité humaine, ces « vibrations » qui ont dressé les calvaires de toute la chrétienté,

et même la cathédrale de Chartres, qui ont suscité l'inspiration des artistes du monde entier, cette Energie irrépressible, ce Dieu incarné dans la Terre, ce numen aussi transcendant que mystérieux serait arrêté, abîmé, détruit par une simple et misérable couche de béton ? L'énergie spirituelle la plus éminente, la plus fondatrice, serait à la merci d'une barrière de matière profane ? Dieu serait bloqué par le ciment comme une balle de fusil qu'arrête un simple gilet pare-balles ? L'étrange spiritualité que voilà !

Mais oui ! Mais précisément ! C'est bien de cela qu'il s'agit. Nous avons bien lu, et la dépêche d'agence ne comporte aucune erreur. J'en puis témoigner pour avoir lu d'autre part tout un « manuel de géobiologie », rédigé par les plus hautes autorités en la « matière » (si j'ose dire). D'un côté les « vibrations » expliquent tout. Elles sont toutes-puissantes, elles ordonnent ou du moins favorisent toutes les spiritualités possibles. Elles sont le moteur même du spirituel. De l'autre, comme elles sont également matérielles, eh bien, il est naturel que d'autres matières, et singulièrement une matière aussi basement profane que le béton, puisse et même doive les arrêter. Ici, une pointe d'écologisme se mêle harmonieusement au géobiologisme : le béton, matière artificielle et froide par excellence, n'est-il pas une sorte d'injure aux forces naturelles et chaleureuses de notre mère la Terre ? Là où le bon vieux bois, et les déjections naturelles de l'homme (car on se rappelle qu'il s'agit tout de même de toilettes) ne sont pas ennemies des vibrations, le béton, lui, s'y montre agressivement sourd.

Quoi qu'il en soit, la pensée qui préside à une telle vision du monde n'a jamais réussi à se dépêtrer de la confusion entre une spiritualité manifestée dans la matière, comme peut l'être une forme artistique sur un support matériel, et une spiritualité

manifestée par la matière. Dans le premier cas, une cathédrale ou un calvaire peuvent certes être les lieux symboliques, des lieux forts, des hauts lieux de la spiritualité, mais non point au sens où Dieu s'y manifesterait plus qu'ailleurs. Simplement au sens où l'homme se sent et se veut mieux disposé à le percevoir. Dans le second cas, la matière (tel lieu précis, soumis à telles vibrations, indépendamment de tout choix humain) est le passage obligé, ou plutôt le moteur nécessaire, d'une spiritualité qui, à leur défaut, sera tout simplement absente ou détruite. Dans le premier cas, on est dans la religion, dans le second, l'on verse dans la magie.

\*

Si je reviens maintenant à la question générale des parasciences, il est clair qu'au contraire de la religion, qui ne cherche jamais à se prouver elle-même scientifiquement (et qui n'en a pas besoin, puisqu'elle a rompu ses liens de dépendance avec la matière), la magie, elle, éprouvera toujours ce besoin. La magie est la tentative d'agir sur les forces matérielles de ce monde, parce qu'elle est d'abord persuadée que le spirituel, dans ce monde, est assujetti aux forces matérielles. C'est donc la magie, et la magie seule, qui, en tant que spiritualité matérialiste, se cherche des preuves et des légitimations scientifiques. Dans son univers biscornu, les forces qui influencent nos âmes sont des forces que vont mesurer les compteurs de Geiger ; et réciproquement ces énergies matérielles deviennent des forces morales, bonnes ou mauvaises, qu'on va tenter de se concilier comme le faisait la théurgie antique.

Le problème des parasciences, à mes yeux, n'est donc pas un problème pour la science, ni même un problème qui se pose aux



marges de la science. C'est un problème de spiritualité dévoyée, qui parle le langage de la science, ou plutôt de la technique, comme les magies l'ont toujours fait, dans les vocabulaires propres à chaque époque. Les parasciences sont des « croires » qui se veulent des « savoirs », parce qu'elles sont la manifestation actuelle d'un rêve éternel de magie, c'est-à-dire d'une action possible, au travers de la matière, sur le monde spirituel.

Je le disais en commençant, les parasciences ne cessent de reprocher à la science son scepticisme, qui serait le fruit sec d'un positivisme désuet. Elles l'accusent aussi de manquer d'humanité. La science ne tiendrait pas compte des aspirations de l'homme à des vérités qui fassent rêver, à des mondes enchantés. La science désenchanté le monde. Mais, s'écrient les parascientifiques, qui dit que son univers désenchanté soit la vérité ? Qui dit que les extraterrestres n'ont pas atterri à Roswell, que nous ne pouvons pas lire l'avenir dans les étoiles, que nous ne pouvons pas nous ménager un sommeil heureux si nous orientons notre lit dans la direction des ondes magnétiques favorables, et que nous ne pourrions jamais tordre des cuillères en les regardant d'un œil farouche ? Qui dit que la part du rêve n'est pas aussi la part de la réalité ? Qui dit que les miracles ne peuvent pas être scientifiques ? Et que la science ne peut pas être miraculeuse ?

À cela, il y aurait beaucoup à répondre. Mais d'abord et surtout que la science ne peut ni ne veut être miraculeuse, parce que le miracle, tel du moins que le conçoivent les parasciences, n'est pas ce qui nous sauvera ni ce qui nous aidera. Les tenants de ces prétendues disciplines, en récusant l'universalité de la science au nom de croyances en des forces essentiellement versatiles et prisonnières des aléas de la matière, ne nous préparent pas le réenchantement du monde, mais bien la

réaliénation du monde, dont ils sont à la fois les victimes et les agents. Ces forces qu'ils mettent tant d'énergie à prouver, ces forces qui tordent les cuillères ou permettent de deviner à distance des cartes à jouer, quel sens peuvent-elles avoir dans notre monde ? Elles m'inspirent la formule qu'Henri Michaux appliquait à la drogue : quels « misérables miracles » ! Quelles dérisoires merveilles, quand il s'agirait d'aider l'humanité à sortir du malheur, à se trouver une liberté ! Ces fameuses « forces », qui peuvent éventuellement tuer leurs adeptes, comme au Temple solaire, ne sont jamais capables, en revanche, de sauver une seule vie, de nourrir une seule bouche, de rendre responsable de lui-même un seul individu, de fournir de sens une seule existence. Tout au plus nous permettent-elles de nous défaire de la question du sens, et de fuir nos responsabilités devant la vie.

Or ce que tentent de leur côté la science et la religion, c'est précisément ce travail du sens. On peut dire que la science a contribué à l'épuration des religions en permettant d'opérer la distinction entre savoir et croire. Et surtout, ce qui d'ailleurs va de pair, en permettant de ne plus s'imaginer que les âmes étaient asservies à des forces matérielles. La science, en désenchantant le monde, a permis cette avancée capitale, qui nous permet de parler de « vibrations », ou plutôt d'ondes, sans y ajouter des adjectifs de caractère moral. Grâce à la science (et à la religion, d'ailleurs), les hommes ont compris que c'était à eux de donner au monde ses qualités morales, et que les « vibrations » du monde n'étaient jamais, au grand jamais, positives ou négatives en soi ; bref, que le bien et le mal, dans le monde, n'étaient pas disséminés dans la matière comme des cadavres fossilisés, et qui soudain remueraient horriblement. Mais que ce bien et ce mal dépendaient de lui et de lui seul. Cette maîtrise des forces de la nature, et la reconnaissance de leur caractère purement matériel, voilà ce qui a placé le monde

sous la pleine responsabilité de l'homme, d'une manière qui devrait être définitive.

Les « parasciences » n'existent pas. Il existe, dans notre société, la science, la religion, et des résidus de spiritualités matérialistes, qui parlent le langage de la science parce que c'est aujourd'hui le langage de la connaissance matérielle du monde. Ces spiritualités matérialistes trouvent un regain de vigueur pour des motifs divers, et dont l'examen pourrait faire l'objet d'une autre conférence. L'un de ces motifs est sans doute que la science, du moins dans la conscience commune, est de plus en plus supplantée par ce qu'on appelle la « technoscience », qui souvent apparaît comme une entreprise plus inquiétante que libératrice. D'autres motifs tiennent à ce qu'on a nommé plus généralement la fin des idéologies, ou la crise de la raison, sans parler du millénarisme lié à l'approche de l'an deux mille, année terrifiante pour tous les numérologues qui sommeillent en nous.

Mais quoi qu'il en soit, ce qu'on imagine bien, c'est que, pour tomber dans la fascination des parasciences, le moindre motif est suffisant, car la responsabilité du monde et de soi-même est toujours difficile et fatigante ; la liberté n'est jamais confortable ; la servitude, et c'est son charme le plus terrifiant, est sécurisante. Si bien que les hommes seront toujours tentés par la servitude volontaire, quand bien même ils savent qu'une autre voie leur est ouverte. Les parasciences ne sont qu'un épisode, une manifestation parmi d'autres, de cette triste passion de l'aliénation.

Si je dois à nouveau me poser la question du bien-fondé d'un séminaire consacré, à l'EPFL, aux parasciences, je répondrai que l'initiative en est très heureuse, pourvu qu'elle permette de mieux définir ce que la science n'est pas, et ne sera jamais.

\*